

### CHAPITRE III

#### ROIS CAROLINGIENS

PEPPIN LE BREF et Waïfer. — L'Aquitaine reconquise par les Franks. — Conquête de la Septimanie. — La Gaule entière aux Franks. — Guerre de Lombardie. — Peppin patrice des Romains. — Il donne l'exarchat au pape. — Karle et Karloman succèdent à Peppin. — Karle règne seul (CHARLEMAGNE). — Guerre contre les Saxons. — Conquête de la Lombardie.

(752-778.)

#### I

Peppin, à peine arrivé au grand but vers lequel avait marché sa famille depuis cinq générations, voulut se montrer digne de la couronne en reprenant l'œuvre de l'unité de la Gaule, interrompue par les violentes guerres de Germanie. Il dirigea toutes ses pensées vers l'assujettissement de l'Aquitaine et de la Bretagne à une suzeraineté effective, et vers la conquête de la Septimanie. L'asile accordé par le duc Waïfer à l'indomptable Grippo et à ses partisans prouvait assez que le fils de Hunald persévérerait dans l'attitude hostile de son père vis-à-vis de la monarchie franke. Peppin somma le duc d'Aquitaine de lui rendre le fugitif : Waïfer refusa et attendit l'attaque du roi des Franks ; mais l'armée qui s'était mise en mouvement contre lui n'entra point en Aquitaine : l'orage qui menaçait les Aquitains alla crever sur les Arabes.

Les musulmans d'Espagne et d'Afrique s'étaient fait plus de mal à

eux-mêmes dans ces derniers temps que ne leur en avaient causé les victoires des Franks. Les sanglantes querelles des trois branches rivales, les Alides, les Ommiades et les Abassides, qui se disputaient le khalifat, avaient ruiné en fait le dogme de l'obéissance passive, principe de la puissance musulmane. Le vaste corps de la monarchie arabe, tourmenté par une effroyable anarchie, semblait prêt à se dissoudre plus vite encore qu'il ne s'était formé : les vieilles haines de peuple à peuple, de tribu à tribu, se déchaînaient à la faveur du schisme ; les Berbères s'étaient soulevés contre les Arabes ; puis les Arabes d'Espagne s'étaient divisés en deux partis, formés, l'un par les hommes de l'Yémen, l'autre par les descendants des Bédouins de la Syrie, du Hedjaz et du Nedjd. Les chrétiens indépendants des Asturies, conduits par le fameux Pélage, son fils Favila et son gendre Alphonse (*Anfus*) I<sup>er</sup>, commençaient à descendre de leurs rochers et à disputer aux conquérants les cités du nord de l'Espagne. L'instant était favorable pour chasser les musulmans de la Gaule : Waïfer l'avait tenté en 746 ; Peppin l'essaya avec de plus grandes forces, que secondèrent les complots des chrétiens de Septimanie.

Le pouvoir effectif des Arabes ne s'étendait plus guère au delà du territoire de Narbonne : un seigneur goth, nommé Ansemond, commandait à Nîmes, à Maguelonne, à Agde, à Béziers, sous la suzeraineté nominale du wali musulman : les murs de ces cités avaient été relevés après la retraite de Karle-Martel en 737 ; mais Peppin n'eut pas la peine de les renverser une seconde fois : Ansemond était secrètement d'accord avec le roi des Franks, et lui livra toutes les places dont il avait la garde. La Septimanie presque entière, à l'exception de Narbonne, fut occupée, à peu près sans coup férir, par les Franks, et Peppin mit le siège devant la capitale de la province. La guerre ne s'entama réellement qu'au pied des remparts de cette cité, où s'étaient réunis tous les musulmans de Septimanie. Les Arabes se défendirent héroïquement derrière les inébranlables murailles romaines auxquelles ils avaient ajouté de nouvelles fortifications, et Peppin dut

renoncer à emporter la ville de vive force : il laissa devant Narbonne un corps de troupes frankes, assura la soumission de la Septimanie, en exécutant avec loyauté les engagements qu'il avait pris avec les nouveaux sujets qui venaient de se donner à lui. Ansemond et les fauteurs de sa défection furent récompensés par des bénéfices pris sur le domaine public qu'avait possédé le gouvernement arabe, et les Goths septimaniens conservèrent leur loi nationale en devenant membres de l'empire des Franks. On retrouve des vestiges de la loi gothique en Septimanie jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle.

Peppin ne put vaquer sans interruption à l'exécution de ses plans en Gaule : les événements qui se compliquaient de toutes parts l'obligeaient à se multiplier. Au commencement de l'an 753, un pèlerin, arrivant d'Italie, remit au roi des Franks une lettre par laquelle le pontife romain implorait son assistance. Les dépêches et les négociations ne cessèrent de se croiser durant toute la saison; le roi de Lombardie négociait de son côté avec Waïfer et Grippo, et sans doute un grand mouvement qui éclata sur ces entre-faites parmi les Saxons coïncidait avec les menées de Grippo. Les tribus saxonnes qui avaient promis le tribut en 748 relevaient la bannière, et Peppin, jugeant avec raison les Saxons ses plus redoutables ennemis, quitta tout pour courir en Saxe : la lutte fut très sanglante; « cependant le roi Peppin eut la victoire » : il s'avança jusqu'au Weser, et détruisit les forteresses ou *fertés* bâties par les Saxons. Les Saxons occidentaux se soumirent, s'obligèrent à payer un tribut de trois cents chevaux par an, et « à souffrir que les prêtres chrétiens prêchassent parmi eux le nom du Seigneur ». Peppin repassa le Rhin à Bonn, et apprit là que son frère Grippo s'était jeté sur la Burgondie avec ses *fidèles*, qui formaient un petit corps d'armée, et avait pris la route des Alpes pour aller joindre le roi Astolfe : les comtes de Vienne et du « pays d'outre-Jura » réunirent leurs milices, se mirent à sa poursuite, et l'atteignirent comme il était déjà au pied des grandes Alpes. Un combat meurtrier se livra

près de la ville de Maurienne (Saint-Jean-de-Maurienne), et le prince et les deux comtes y périrent tous trois.

Peppin, ainsi débarrassé de cet implacable ennemi domestique, utilisa le reste de la campagne en menant son armée des bords du Rhin aux grèves du Morbihan. Il paraît que, du temps de Karle-Martel, les cités de Nantes et de Rennes étaient rentrées sous la domination franke; « Peppin conquiert la forte place de Vannes, et réduisit toute la Bretagne au pouvoir des Franks », c'est-à-dire qu'il imposa un tribut aux Bretons, et plaça un comte frank à Vannes. On ne sait si les Bretons avaient alors un roi, ou s'ils étaient divisés entre plusieurs *tierns*.

Mais ce qui préoccupait tous les esprits, c'étaient les affaires d'Italie. La papauté n'avait pas entendu coopérer gratuitement à l'élévation de la dynastie carolingienne. Menacé de plus en plus par Astolfe, roi des Langobards (le frère du moine Raghis), qui avait chassé définitivement les exarques grecs de Ravenne et envahi le duché de Rome, Étienne III, successeur de Zacharie, réclamait la promesse faite par Peppin de défendre l'Église romaine envers et contre tous. Après deux ambassades envoyées au roi frank, ce pontife lui-même se décida à passer les Alpes, à la fin de novembre 753.

Il entra en Gaule par le *mont Joux* (Grand Saint-Bernard). Peppin avait expédié au-devant de lui, son fils aîné Karle (le futur *Karle le Grand*, CHARLEMAGNE), alors âgé de onze ans.

La guerre contre les Langobards fut consentie par la nation franke au mal ou Champ de Mars, tenu soit à Braine, soit à Kiersi, et Peppin s'engagea à livrer au pape le domaine de toutes les villes qui seraient reprises sur Astolfe. Étienne, de son côté, donna un nouveau gage d'alliance au roi. Le 28 juillet, dans l'église de Saint-Denis, « l'onction de l'huile sainte » fut conférée derechef à Peppin et à sa femme; mais, cette fois, ce fut de la main du pape, qui sacra rois en même temps les deux fils de Peppin, Karle, âgé de douze ans, et Karloman, âgé de trois ans. Le pape bénit ensuite les chefs

des Franks, et leur interdit, à peine d'excommunication, d'élire jamais un roi « issu des reins d'un autre homme que Peppin ». Il termina cette imposante cérémonie en conférant à Peppin et à ses fils le titre de *patrices des Romains*. C'était dépouiller implicitement les empereurs d'Orient de tous leurs droits sur Rome, qu'ils n'avaient pas su défendre. L'avenir ratifia cette déchéance : Rome ne devait plus retourner sous l'empire des héritiers de Constantin.

L'armée franke entra en campagne vers la fin de l'été. Astolfe leva en masse les Langobards, et vint asseoir son camp dans le val de Suze. Toutes les chances étaient contre les Langobards, qui n'avaient pas même à opposer l'avantage du poste à celui du nombre et de la valeur guerrière. Les Franks, depuis leurs anciennes expéditions du vi<sup>e</sup> siècle, étaient demeurés maîtres des principaux défilés ou *cluses* (*clusæ*, de *clausa*, lieux fermés) qui conduisent de Gaule en Italie, et des forts qui commandaient ces défilés. Astolfe vit bientôt l'avant-garde de Peppin logée dans la montagne au-dessus de sa tête. Les Franks descendirent hardiment dans la vallée, sans attendre le gros de leurs bataillons, qui défilaient lentement et péniblement à travers les gorges du mont Cenis. Astolfe tenta de profiter de leur témérité, et fondit sur eux avec toutes ses forces; mais l'avant-garde franke soutint le choc avec tant de vigueur qu'elle mit en déroute l'armée entière des Langobards. Une foule de ducs, de comtes et de seigneurs langobards restèrent sur le champ de bataille; le camp et toutes les richesses qu'il renfermait furent pillés par les Franks, et le roi Astolfe n'échappa qu'à grand'peine aux vainqueurs en se laissant glisser du haut d'un précipice, au risque de se briser contre les rochers. Il regagna Pavie « avec peu d'entre les siens », et ne tarda pas à y être bloqué par l'armée franke. Astolfe, « voyant qu'il ne pouvait aucunement échapper », sollicita la paix par l'entremise des évêques et des seigneurs franks, qu'il gagna par de riches présents, promit d'accomplir tout ce qu'exigeait le roi Peppin, c'est-à-dire de remettre au pape les villes de l'exar-

chat, et jura, lui et ses grands, de ne jamais se soustraire à la suzeraineté franke, et de ne jamais commettre d'hostilité contre le saint-siège apostolique ni la « république romaine ». Il paya 30 000 sous d'or à Peppin, s'obligea à un tribut de 5 000 sous par an, et livra en otage quarante nobles langobards. Peppin fit reconduire Étienne à Rome par son frère Hiéronyme et son archi-chapelain Fulrad, et retourna en Gaule avec ses Franks gorgés de butin, malgré le pape, qui les pressait de rester en Italie jusqu'à ce que les Langobards eussent évacué Ravenne et les autres cités de l'exarchat.

(755) Le pape avait raison de ne pas se fier aux Langobards : Peppin était à peine réinstallé dans ses métairies royales du Nord, que l'abbé Fulrad, revenu par mer au plus vite, lui apporta une lettre par laquelle Étienne l'avertissait de la violation du traité; puis un évêque italien, un comte et un abbé franks arrivèrent avec une missive plus pressante, expédiée « aux très excellents seigneurs Peppin, Karle et Karloman, tous trois rois et patrices des Romains, et à tous évêques, abbés, prêtres et moines, à tous glorieux ducs et comtes, et à l'armée entière des royaumes et provinces des Franks, par le pape Étienne, et par tous les évêques, prêtres et diacres, tous les ducs, cartulaires, comtes, tribuns, et tout le peuple et armée des Romains ». C'était le cri de détresse poussé par un peuple faible vers un peuple fort. Les Langobards, exaspérés de leur défaite, voulaient s'en venger sur les Romains, et, non contents de garder les places de l'exarchat, ils s'étaient précipités avec fureur sur le duché de Rome, ravageaient tout le pays par le fer et le feu, assiégeaient la cité même, et menaçaient « d'exterminer tous les Romains par le glaive », si le pape Étienne n'était livré au roi Astolfe.

Étienne, dans son angoisse, ne se crut pas encore assez sûr du retour de ses auxiliaires, et recourut à un expédient plus hardi pour les attirer : il envoya aux rois, chefs et peuples franks une lettre écrite par « Pierre, apôtre de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant », qui annonçait aux Franks qu'il les assisterait « comme s'il était vivant

selon la chair parmi eux ». « Si vous obéissez en diligence, faisait-on dire à l'apôtre, vous aurez grande récompense, vous vaincrez tous vos ennemis dans la vie présente, vous vivrez longuement, vous mangerez les biens de la terre, et vous jouirez ensuite de la vie éternelle. » L'audacieuse prosopopée du pontife romain eut un plein succès : les Franks, ne doutant pas de l'authenticité de la lettre, répondirent à l'appel de saint Pierre en s'élançant de nouveau vers le mont Cenis, à la suite du mal national, qui venait d'avoir lieu pour la dernière fois en mars : à partir de cette année, « le *Champ de Mars*, disent les *Annales frankes de Pétau*, fut changé en *Champ de Mai* » ; l'époque annuelle des assemblées fut reculée de deux mois.

Les Franks, comme l'année précédente, culbutèrent et taillèrent en pièces les troupes qui essayèrent de les arrêter à l'entrée du val de Suze, et allèrent planter leurs tentes autour de Pavie, sur les deux rives du Tésin, pendant que Tassile, le jeune duc de Bavière, descendait des monts de la Rhétie avec ses Bavares, à l'appel de son oncle Peppin. L'imprudent Astolfe, hors d'état de résister aux adversaires qu'il avait bravés, fut trop heureux d'acheter la paix en sacrifiant le tiers de son trésor royal. L'abbé Fulrad fut chargé d'aller recevoir les clefs des villes de l'exarchat, et de les porter au tombeau de saint Pierre à Rome.

Un ambassadeur de Constantinople, débarqué à Marseille, avait joint Peppin au camp devant Pavie, et lui avait offert des dons magnifiques, afin d'obtenir qu'il restituât l'exarchat à l'Empire ; mais Peppin déclara qu'il ne s'était armé qu'au profit de saint Pierre et de l'Église romaine ; et, sans rien écouter, il fit rédiger la fameuse donation par laquelle il transférait au siège apostolique les cités devenues siennes par le droit de la victoire : c'étaient Ravenne, Rimini, Pesaro, Jesi, Fano, Céséna, Sinigaglia, Forli, Montefeltro, Saint-Marin, Bobbio, Urbino, Comachio, Narni, etc. ; c'est-à-dire la Romagne, le duché d'Urbino et une partie de la Marche d'Ancone. Tel fut l'acte célèbre qui plaça le pontife romain parmi les souverains

temporels, qui acheva de lui assigner une position politique à part entre les évêques, et qui l'aida à obtenir dans Rome, en fait, sinon en droit, la même domination qu'il exerçait dans les vingt-deux cités données par Peppin. L'autorité des patrices franks qu'il avait lui-même créés eût pu seule abaisser son pouvoir ; mais leurs intérêts étaient trop étroitement liés aux siens : Peppin, d'ailleurs, quoiqu'il ne fût pas indifférent à la gloire de dominer l'Italie, avait ses plus sérieuses et surtout ses plus actuelles ambitions en Gaule et en Germanie, et non par delà les monts.

Peppin s'était empressé de repartir aussitôt après la remise de l'exarchat, et il se trouva, dès le 11 juillet, à son palais de Vernon-sur-Seine, pour ouvrir le concile de l'année 755 : on y travailla très activement au rétablissement de la discipline et à la réorganisation des diocèses, et l'on ordonna qu'il y aurait, non plus un, mais deux conciles par an, le premier au 1<sup>er</sup> mars, au lieu désigné par le roi et en sa présence, le second à Soissons, ou en tout autre lieu convenu entre les évêques. Un des décrets « promulgués par le roi et les évêques » s'élève contre les « superstitions judaïques » relatives à l'observation du dimanche, et déclare que ce n'est point pécher que de voyager ce jour-là avec des chevaux, des bœufs et des chariots, ni de préparer les choses nécessaires à la vie : toutefois les travaux agricoles sont interdits, pour qu'on ne néglige pas d'aller à l'église. — Tous les mariages doivent être célébrés en public. — Les pèlerins seront exempts de tous tonlieux ou péages. — Les comtes ou juges, dans leurs plaids, doivent juger premièrement les causes des veuves, des orphelins et des églises. Les juges ecclésiastiques ou laïques ne doivent point accepter de présents des plaideurs.

A côté des décrets qui tiennent aux choses et aux personnes d'église, on en voit d'autres de pure administration, tels que l'exemption de péages pour les denrées de première nécessité, et une ordonnance sur la monnaie, prescrivant de tailler vingt-deux sous (d'argent) dans une livre, au lieu de vingt-cinq qu'on taillait aupa-